

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 15 (1870)
Heft: 18

Artikel: Guerre franco-allemande de 1870 ; et rapports prussiens [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-332387>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 18.

Lausanne, le 30 Septembre 1870.

XV^e Année.

SOMMAIRE. — Guerre franco-allemande de 1870, et Rapports prussiens (*Suite.*) — Fortifications de Paris; *avec un plan.* — Nouvelles et chronique

SUPPLÉMENT. — Institutions militaires et progrès de l'art militaire sous Louis XIV. (*Fin.*) — Révision de la Constitution fédérale. — Pièces officielles.

GUERRE FRANCO-ALLEMANDE DE 1870.

Les troupes allemandes ont obtenu la reddition des places de Toul et de Strasbourg, grand succès qui leur assure maintenant la possession presque complète de la ligne de communication par la voie de l'est, et leur permet de disposer d'une soixantaine de mille hommes de plus pour tenir la campagne ainsi que d'un matériel de siège considérable. En outre, l'armée d'observation des côtes de la Baltique se trouvant disponible par le départ de la flotte française, la plus grande partie vient d'entrer en France par l'Alsace, sous le commandement du général Vogel de Falkenstein, rallié encore par d'autres troupes de la landwehr et des forteresses. C'est en tout un renfort de 160 à 180 mille hommes que reçoit l'armée d'opérations, renfort dont elle avait grand besoin depuis sa gigantesque entreprise du siège de Paris, commencé le 16 septembre.

La place de Metz est en revanche toujours gardée par sept corps d'armée, sous le prince Frédéric-Charles, à savoir: les n^{os} 1, 7, 8, 9, 10 presque en entier, les n^{os} 2 et 3 en faible partie, mais renforcés de 3 divisions de landwehr. Cette armée a fourni de nombreux détachements, surtout de cavalerie, à celles opérant devant Paris, qui rencontrent plus de résistance qu'elle ne l'avaient prévu.

Nous continuons à publier la traduction littérale des rapports prussiens sur ces grands événements:

Rapport général sur les opérations du 18 août au 2 septembre.

Le trop long séjour de la principale armée française autour de Metz avait permis, par les batailles des 14, 16 et 18 août, de la couper complètement de ses communications avec Paris et de la bloquer étroitement dans Metz. Mais il restait encore une portion importante de l'armée ennemie à combattre. Par les opérations qui avaient ouvert la campagne, les corps de Mac-Mahon et de Douay, en Alsace, ainsi que le corps de Faily qui leur avait été envoyé en renfort de l'armée principale, se trouvaient totalement séparés de celle-ci.

Ces corps, suivis de la 3^e armée (prince royal de Prusse), se retirèrent, en profitant en partie du chemin de fer, sur Châlons-sur-Marne, où se formait le 12^e corps, alors aux ordres de Trochu. En même temps un nouveau corps, le 15^e, se formait à Paris sous les ordres du général Vinoy. L'importante place de dépôt de Châlons offrait de grandes ressources aussi bien pour refaire les corps déjà engagés que pour en créer de nouveaux, et le maréchal Mac-Mahon fut chargé du commandement en chef de cette seconde armée, que l'empereur alla rejoindre.

En conséquence, la marche en avant des corps prussiens qui n'étaient pas indispensables à la garde de Metz fut aussitôt ordonnée et commencée. La 3^e armée ne l'avait d'ailleurs pas suspendue d'un instant. Elle fut renforcée par un détachement de l'armée du prince Frédéric-Charles, à qui resta le commandement en chef de toutes les troupes laissées autour de Metz, et ce détachement, composé de la garde, du 4^e et du 12^e corps (Saxons), fut placé sous les ordres du prince royal de Saxe.

Ces deux armées prirent la direction de Paris. Il était désirable que l'armée de Mac-Mahon, qu'elles devaient rencontrer sur leur route, acceptât la bataille. Le maréchal ne pouvait s'appuyer pour cela sur aucune forte position, mais il pouvait bien ou se replier jusque sous les forts de Paris ou tenter l'offensive pour délivrer Bazaine. Ces deux alternatives furent sans cesse présentes à l'esprit des deux armées en marche; la cavalerie fut poussée en avant pour veiller de près aux mouvements de l'ennemi. Jusqu'au 24 août, celui-ci resta dans le camp de Châlons, tandis que les deux armées prussiennes, marchant directement de Metz sur Châlons, arrivaient sur la ligne de Clermont à Vitry sans être arrêtées par la place de Verdun. Leur concentration en avant était déjà commencée en vue de l'attaque de Châlons, quand leur arrivèrent, le 25, les premiers indices d'un mouvement d'évacuation de l'ennemi. Bientôt sa marche sur Reims fut annoncée. De là il pouvait espérer de délivrer Metz en s'avancant par l'étroit espace entre la frontière belge et la droite de l'armée du prince royal de Saxe. Une telle tentative était certainement d'un caractère douteux, si du côté des Prussiens les mesures convenables étaient immédiatement prises. Aussi, déjà dans la nuit du 25 au 26, la marche sur Châlons fut suspendue, et le 26 commencèrent les mouvements de changement de front de l'ouest vers le nord des 8 $\frac{1}{2}$ corps d'armée; en même temps ils s'avancèrent aussitôt dans cette dernière direction, afin de gagner du terrain sur la marche de flanc ennemie. La nature de la forêt de l'Argonne, qu'il fallait traverser, augmenta encore les difficultés déjà grandes de ce mouvement.

Il fallait encore veiller non-seulement à empêcher à l'armée de Mac-Mahon l'accès de Metz, mais aussi le retour sur Paris; de sorte qu'il ne resterait plus au maréchal français que d'accepter la bataille dans de fort mauvaises conditions ou de se réfugier sur le territoire belge. Comme le corps Vinoy n'était pas encore en ligne, les forces françaises ne comptaient qu'environ 120 mille hommes; la supériorité d'effectif de l'armée prussienne était donc considérable, et les difficultés ne consistaient qu'à la faire arriver à temps de distances assez grandes. En attendant, l'armée française essaya d'effectuer son mouvement de flanc. Le 29, ses divers corps tenaient les deux routes de Le Chêne à Stenay, sur chacune d'elles deux corps échelonnés l'un derrière l'autre.

Le même jour les troupes allemandes se portèrent aussi des abords occidentaux de Grandpré à Stenay, et les avant-gardes se trouvèrent en présence de l'ennemi; celle du corps saxon eut un engagement à Nouart, point le plus avancé vers l'est qu'eût atteint l'armée française. Le mouvement projeté par celle-ci devenait impossible; elle était obligée de se battre, et cela dans des conditions telles qu'un revers la rejetait sur la frontière belge. Elle n'avait plus qu'à choisir son terrain de combat soit sur la rive gauche de la Meuse, soit sur la rive droite en s'appuyant à la place forte de Sedan. Elle se décida pour cette dernière alternative et commença, le 30 août, à se replier sur la rive droite de la Meuse. Dans les entrefaites son aile gauche fut atteinte, à Beaumont, par les troupes du prince royal de Saxe; l'arrière-garde française fut surprise, le corps chargé de la soutenir fut délogé de ses fortes positions et souffrit de grandes pertes au passage de la rivière vers Mouzon. Plus de 30 canons et de 5 mille hommes lui furent capturés. Une brigade bavarroise participa au combat sur ce point, tandis que d'autres troupes du même premier corps bavarois refoulaient, aussi à ce moment, vers Bazeilles, l'arrière-garde de la droite ennemie.

Par les combats du 30 août, la catastrophe de l'armée française du nord était toute préparée. Elle avait dû évacuer Mouzon le soir du 30, après une vive canonnade contre le 4^e corps prussien et une partie du corps bavarois. Le gros de l'armée allemande se trouvait, le 30, encore sur la rive gauche; cependant l'armée du prince de Saxe avait déjà franchi la Meuse et s'était avancée par Mouzon sur Carignan et sur Sedan. Des troupes de la 5^e armée, le 1^{er} corps bavarois marcha, le 31, par Raucourt et Remilly; le 11^e corps prussien s'avança, des positions prises

la veille, vers Stonne sur Chémery et Chevenge, avec la tâche de s'arrêter sur la rive gauche de la Meuse et de camper en face de la petite ville de Donchéry, sur la rive droite ; le 5^e corps prussien suivit le 11^e ; le 2^e bavarois le 1^{er} corps bavarois ; les Wurtembergeois s'avancèrent également sur la Meuse par Vendresse et Boutencourt. Les lignes de marche de la 3^e armée convergeaient ainsi vers la place de Sedan, sous les murs de laquelle s'était concentrée l'armée française du nord. Il s'agissait d'enserrer l'ennemi dans cette position et de le forcer soit à se rendre, soit à s'enfuir sur le territoire belge. Comme cette dernière éventualité n'était pas tenue pour impossible, l'ordre du jour du 30 prescrivit expressément que les troupes allemandes suivraient sans relâche les corps français au cas où, arrivés en Belgique, ils n'y seraient pas immédiatement désarmés.

Le 31 se passa sans aucune rencontre importante. Seulement vers Remilly le 1^{er} corps bavarois s'engagea avec l'ennemi, l'en délogea dans l'après-midi après une canonnade prolongée et s'avança sur la Meuse. Cette partie des opérations, qui couronnait celles du 31, fut suivie par le prince royal et par tout son état-major, depuis une hauteur immédiatement en arrière de l'église de Stonne. A 9 heures du matin S. A. R. y arriva du camp de Pierrémont. De ce point d'observation on découvrait assez bien la vallée de Remilly. Tout d'abord le terrain montueux sur lequel est situé Stonne s'abaisse en vertes prairies ; plus en avant s'étend une plaine coupée par un bois allongé et à la lisière extérieure duquel passe la route de Remilly en profonde chaussée. Après le combat de Remilly, le prince royal se rendit à Chémery, où il prit son quartier pour la nuit.

Le 11^e corps et les Wurtembergeois avaient pu exécuter sans difficulté les ordres donnés pour cette journée. Le 5^e corps, qui prit sa route par Chémery et qui défila dans ce village devant le commandant en chef, resta jusqu'au soir en arrière-garde. C'est ainsi que les dispositions tactiques furent prises pour que les troupes allemandes fussent prêtes à jeter leurs ponts sur la Meuse et à marcher à l'attaque. Comme l'armée du prince de Saxe s'était rangée sur la rive droite, de manière à pouvoir donner les premiers coups d'offensive contre Sedan, et comme les portions de cette armée encore sur la rive gauche, la garde entr'autres, se tenaient prêts à effectuer le passage, on pouvait considérer comme terminé, déjà le 31 au soir, le placement des troupes pour la bataille.

Le plan avait été d'abord de ne livrer la bataille décisive que le 2 septembre, parce qu'il paraissait désirable de laisser un jour de repos aux troupes de l'armée saxonne après leurs marches forcées du 30 et du 31 août. Mais à la suite d'une longue conférence entre S. M. le roi et le prince royal, assistés des généraux Moltke et Blumenthal, qui eut lieu le 31, entre 5 et 6 heures du soir, sur la route de Vendresse par Chémery, il fut arrêté que l'attaque de Sedan et du front français, entre la Meuse et les Ardennes, aurait lieu déjà le jour suivant. Le 1^{er} septembre, à 1 heure du matin, le prince de Saxe reçut ses ordres en conséquence. A 5 heures du matin le feu devait être ouvert.

Notre ligne de bataille était formée comme suit : A l'aile droite l'armée du prince royal de Saxe ; le 12^e corps formait l'avant-garde, ayant derrière lui le 4^e corps, puis la garde, enfin la 4^e division de cavalerie avec arrière-garde, à Revilly. Pour autant que ces troupes avaient encore la Meuse à passer, Douzy, sur la rive gauche, leur fut assigné comme tête de pont. Par là l'armée saxonne se liait à gauche au 1^{er} corps bavarois, suivi du 2^e, qui jeta son pont à la hauteur du village de Bazeilles ; le 11^e corps prussien avait, pendant la nuit, amené ses pontons à un millier de pas en aval de Donchéry, et à peu de distance de là le 5^e corps passa aussi la Meuse sur un second pont ; encore plus à gauche, vers le village de Dom-le-Mesnil, les Wurtembergeois. Le 6^e corps restait en réserve entre Attigny et Le Chêne.

En face de ces troupes se trouvaient, du côté des Français, les corps Mac-

Mahon, de Failly, Canrobert, le reste de l'armée de Douay et le nouveau 12^e corps. Le centre de leur position était la place de Sedan ; leurs ailes s'étendaient, à gauche, des environs de Givonne, contreforts des Ardennes en arrière de la place, jusque vers Mézières, à droite.

Le prince royal quitta Chémery à 4 heures du matin, en voiture. Sur la route qui mène à Donchéry, immédiatement avant le village de Chevenge, il trouva ses chevaux prêts et il alla s'établir sur un mamelon au-dessus de Donchéry, vers la Meuse, dans le voisinage d'une maison de plaisance, Château de Donchéry, dominant toutes les hauteurs boisées des environs et visible de très loin. De là, non-seulement on découvrait tout l'ordre de bataille de l'armée allemande, mais on pouvait suivre aussi le développement du combat dans toutes les directions.

Sedan est situé sur une des plus belles régions de la vallée de la Meuse, au milieu de collines s'étagant en terrasses et couronnées de taillis. Des hauteurs à droite descendent de grasses prairies jusqu'à la Meuse. Sur la rive gauche et à gauche de Sedan, on voit dans le fond la ville de Donchéry avec ses toits gris d'ardoise ; en arrière et des deux côtés s'étend la plaine, coupée au milieu par quelques collines en partie boisées et limitée à l'horizon par le grand hémicycle de la chaîne des Ardennes. Au milieu du premier plan, entre Sedan et Donchéry, on voit divers villages ou hameaux à moitié cachés par les vergers et les forêts. A droite la Meuse forme, dans la plaine, une double courbe enserrant une étroite langue de terrain, pour venir traverser ensuite une région plus accidentée au milieu du panorama. Là même se trouve le village d'Iges, en arrière des crêtes du Mont d'Iges ; à gauche, dans la prairie, le village de Villette ; à droite, Glaize. Entre Iges et Sedan se trouve, sur la rive gauche, Floing, et plus loin à droite, Givonne. La grande route entre Donchéry et Sedan commence par un pont qui conduit, à travers la Meuse, à la première de ces villes, et va jusqu'à la forteresse sur la rive droite, en touchant à mi-chemin de Sedan le village de Frenoy. Bazailles, contre lequel les Bavares devaient d'abord donner, à leur passage de la rivière, se trouve à droite et au sud-ouest de la forteresse. Douzy, où la garde devait effectuer son passage, se trouve sur l'extrême droite.

Un épais brouillard couvrait la vallée et les hauteurs ; ce ne fut que vers 7 ¹/₂ heures du matin que le soleil commença à le dissiper. Ce fut une journée accablante. L'armée du prince royal de Saxe s'était mise en mouvement aussitôt après 5 heures. A 6 ¹/₂ heures, une canonnade nourrie retentissait déjà sur la ligne en arrière de Sedan, où s'était portée la droite de l'armée allemande. On avait attaqué le flanc gauche de l'ennemi, qui était établi dans d'excellentes positions sur les hauteurs. Là le combat se développa sans résultat pendant plus d'une heure ; pendant ce temps l'aile gauche allemande tournait les lignes françaises. Le 41^e corps se porta sur les hauteurs au milieu de la plaine et le 5^e corps vers les hauteurs qui ferment la vallée sur les revers de l'ennemi. Le plan était que ce dernier corps se reliât même à l'aile droite (Bavares, Saxons, garde, 4^e corps) pour cerner complètement les Français et empêcher leur fuite par les Ardennes. Les Wurtembergeois, avec l'aide de la 4^e division de cavalerie qui leur fut adjointe plus tard, devaient tenir la plaine et s'opposer à une sortie de l'ennemi par cette direction. Il faut noter d'ailleurs que cette sortie, même dans le cas d'une bataille favorable aux Français, leur eût offert de grandes difficultés, vu que les passages de la Meuse n'étaient plus entre leurs mains et qu'ils les avaient en partie détruits eux-mêmes, ainsi le pont du chemin de fer entre Donchéry et Sedan. A 9 ¹/₄ heures le mouvement tournant du 41^e corps était assez avancé pour qu'il prît le contact avec les Français. Un feu très vif des batteries marqua ce moment.

C'était aussi le signal pour les Saxons, qui jusqu'alors n'avaient attaqué que modérément, de continuer l'offensive avec toutes leurs forces. Quelques portions de l'aile droite ennemie commençaient déjà à faiblir ; elles se repliaient vers les

hauteurs plus en arrière, sans autre résultat, du reste, que de mieux tomber dans le cercle de fer des deux corps prussiens du flanc gauche. A l'endroit où le 11^e corps devait traverser les crêtes des collines pour arriver inopinément sur les positions françaises, celles-ci, dès 10 ¹/₂ heures du matin, cédèrent sans grande résistance. Toutefois, en quelques endroits, entr'autres au village d'Iges et sur les champs s'étendant de là vers Sedan, le combat fut vif et quelque temps douteux. Les Français, ayant à subir un feu d'artillerie supérieur, laissèrent à leur cavalerie la tâche la plus difficile de la journée, et la mission de charger en flanc notre artillerie. La cavalerie française exécuta alors deux attaques d'une brillante hardiesse ; quelques régiments, les chasseurs d'Afrique entr'autres, se comportèrent avec une extrême bravoure. L'infanterie se lassa plus vite ; avant midi déjà beaucoup de fantassins se rendirent à discrétion.

Dans les entrefaites le 5^e corps avait poursuivi sa marche jusqu'aux derniers mamelons boisés et là se produisirent aussi quelques vifs engagements avec des détachements de cinq corps français tentant une retraite par les Ardennes. Ici encore les événements tournèrent en notre faveur. A midi et demie on pouvait déjà annoncer que la réserve d'artillerie, envoyée par l'empereur contre le 5^e corps, était battue et refoulée, et qu'au plus quelques bandes éparpillées d'infanterie réussissaient à pénétrer sur le territoire belge. Après que la ligne de fuite en arrière eût été ainsi barrée l'action décisive se concentra d'autant plus sur la zone centrale du champ de bataille, c'est-à-dire sur la chaîne des collines traversant la plaine et sur les champs qui de là descendent vers Sedan ainsi que sur la place même, qui devenait le seul refuge des troupes refoulées des hauteurs. Depuis une heure moins un quart les batteries prussiennes s'étaient sensiblement rapprochées de droite et de gauche et pouvaient fournir un feu si formidable sur cette partie du front que toute retraite par-là devenait également impossible. La marche en avant de la garde, en partie derrière et en partie à côté du 12^e corps, offrit un coup-d'œil vraiment brillant par son entrain et son bon ordre, surtout quand elle se déploya sur l'aile gauche. Depuis 10 ¹/₄ heures elle s'était portée sur la forêt à gauche de Sedan, l'artillerie en avant. Au progrès de ses colonnes de fumée on avait pu remarquer le terrain qu'elle gagnait à chaque minute.

L'appui des Bavares fut aussi très efficace. Le 1^{er} corps bavarois avait enlevé Bazeilles au milieu de l'incendie du village et après une résistance acharnée ; il emporta ensuite le village de Balan, au sud-ouest de Sedan. Une gorge de la vallée offrait ici de grandes difficultés. Vers midi les Bavares placèrent deux batteries sur une prairie à gauche de la route de Sedan, et de ce point le village de Villette fut canonné ; l'église fut bientôt en flammes. Ici encore les Français durent replier leur artillerie, et les 11^e et 12^e corps ne rencontrèrent plus d'obstacles dans leur marche contre les murs de Sedan, où l'on voyait l'ennemi se réfugier en tourbillons désordonnés. Pendant cette fuite même on vit aussi sortir des hauteurs boisées des bandes de prisonniers, qu'on réunissait à la lisière de la forêt pour être transportés en gros corps dans la plaine.

Pendant ce temps la garde s'était si bien avancée qu'à 2 heures elle fit sa jonction avec le 5^e corps sur les hauteurs boisées les plus éloignées. Depuis lors l'armée allemande enchainait d'une double parallèle et comme d'un mur de fer le reste de l'armée française rejeté dans l'étroit espace de la place de Sedan.

Cà et là brûlaient des villages et des hameaux et l'on entendait encore quelques fusillades isolées ; mais le tonnerre de la grosse artillerie avait cessé. Il se fit une pause ; on attendait ce que les chefs de l'armée française allaient décider à Sedan, dont le sort était irrémédiablement fixé si la résistance se continuait.

Vers 4 heures le prince royal fit annoncer au quartier-général de Chémery : « grand victoire » ! En même temps il se rendit avec le prince de Cobourg, quelques autres princes et les officiers de service auprès du Roi, qui, pendant la jour-

née, s'était tenu sur une montagne à droite des hauteurs devant Donchéry. Comme le drapeau blanc parlementaire ne se montrait pas encore sur la tour de Sedan, le feu fut ordonné pour 4 $\frac{1}{2}$ heures. Des batteries bavaroises l'ouvrirent au bout d'un quart d'heure. Un obus incendiaire mit en feu un magasin, après quoi l'ennemi entama des négociations. Le prince royal était encore auprès du roi, quand celui-ci reçut la première nouvelle que l'empereur Napoléon se trouvait avec la garnison de Sedan. Ce fait démontrait évidemment que non-seulement la plus grande partie de l'armée française se trouvait détruite mais qu'en même temps la guerre franco-prussienne venait, après ces douze heures de combat, d'être décidément tranchée en notre faveur.

Le soir un parlementaire prussien, lieutenant-colonel de Bronsart, remit au roi une lettre de la main de l'empereur des Français, dès lors prisonnier de guerre. Elle ne portait que ces quelques mots : « Comme je n'ai pu mourir au milieu de mon armée, je rends mon épée à Votre Majesté. » Il est de fait que Napoléon, quand il reconnut la tournure définitive de la bataille, s'offrit pendant quatre heures au feu des obus qui pleuvaient sur le village d'Iges. L'empereur resta la nuit à Sedan, la capitulation sera terminée aujourd'hui.

Rapport général sur la bataille de Sedan.

Pour le 31 août, S. M. le roi avait ordonné que le détachement d'armée du prince royal de Saxe s'efforcerait d'empêcher le mouvement à l'est de l'aile gauche ennemie, entre la frontière belge et la Meuse.

La 3^e armée, sous le commandement du prince royal de Prusse, devait continuer sa marche en avant, attaquer l'ennemi s'il prenait position de ce côté-ci de la Meuse et opérer en même temps contre son front et contre sa droite, de telle sorte qu'il fût refoulé dans l'étroit espace entre la Meuse et la Belgique.

Toujours en proche contact avec l'ennemi, on était au clair sur son compte.

En sortant de Remilly, l'artillerie du 1^{er} corps bavarois avait eu l'occasion de canonner efficacement les troupes françaises se repliant sur Sedan. Cette retraite devint de plus en plus précipitée et finalement on vit de fortes colonnes s'enfuir en complet désordre et en laissant derrière elles tout leur bagage.

Dans de telles circonstances il parut possible que si l'ennemi continuait sa fuite pendant la nuit, il échappât au grand résultat espéré pour le jour suivant. Mais cela pouvait être encore empêché. En conséquence, S. M. le roi ordonna que dans la nuit même du 31 au 1^{er}, la Meuse serait franchie par 1 $\frac{1}{2}$ corps à Donchéry et à Dom-le-Mesnil, pour engager l'action au point du jour et sur un front étendu contre la route Sedan-Mézières. Le prince royal de Saxe fut informé aussitôt de la chose. Jetons d'abord un coup d'œil sur la position des corps le soir du 31 août et dans la nuit.

Le détachement d'armée de S. A. R. le prince royal de Saxe tenait l'aile droite comme suit :

La garde vers Carignan, sur la rive droite du Chiers.

Le 12^e corps vers Mairy. Les avant-gardes de ces deux corps faisaient front à l'ouest et au nord ; elles se trouvaient en avant de Pouru-aux-Bois jusqu'à Pouru-St-Rémy et de la Foulerie à Douzy. Des patrouilles, cotoyant l'ennemi, s'étendaient jusqu'à Francheville ; on savait un camp français vers Villers-Cernay.

Le 4^e corps sur la rive gauche de la Meuse vers Sedan.

La 3^e armée avait ses forces comme suit, le soir du 31 :

Le 1^{er} corps bavarois vers Remilly ; le 2^e vers Raucourt ; le 4^e corps vers Chéhery ; le 11^e vers Donchéry ; la division wurtembergeoise vers Boutancourt.

Le 6^e corps ne put atteindre qu'Attigny et Semuy. Il était cependant prêt, si l'ennemi voulait tenter réellement une retraite de nuit, à lui barrer le passage en se portant plus loin à l'ouest.

C'est dans cette position que la 3^e armée reçut du roi l'important ordre sus-indiqué, et pour s'y conformer la division wurtembergeoise fut chargée d'établir immédiatement un pont vers Dom-le-Mesnil et de commencer le passage de la Meuse encore dans la nuit.

Le 11^e corps avait déjà jeté deux ponts à Donchéry le soir du 31. Au point du jour il se trouva sur la rive droite.

D'après les directions données par le roi pour les opérations des deux armées, le prince royal de Saxe avait ordonné à peu près ce qui suit :

« Donner immédiatement l'alarme à tous les corps. Le 12^e et la garde marcheront en avant à 5 heures du matin, en trois colonnes, dès Douzy, Pouru-St-Rémy, Pouru-aux-Bois, et se porteront sur la ligne La Moncelle-Givonne. La 7^e division reste en réserve vers Mairy. La 8^e division et l'artillerie du 4^e corps se porteront sur Bazeilles à l'appui du 1^{er} corps bavarois. »

De son côté le prince royal de Prusse avait ordonné les mesures suivantes à la 3^e armée :

Le 1^{er} corps bavarois s'avance sur Remilly au-delà de la Meuse et attaque Bazeilles. Le 2^e corps bavarois sur Vadelincourt et Frénois. Le 11^e corps par Brigne-aux-Bois sur St-Monges. Le 5^e corps et la 4^e division de cavalerie suivent le mouvement du 11^e. La division wurtembergeoise reste vers Donchéry comme réserve disponible et pour observer la direction de Mézières.

Bataille du 1^{er} septembre.

Au point du jour S. M. le roi se porta de Vendresse à Frénois à l'ouest de Sedan et s'établit sur la hauteur au sud de ce village et immédiatement à l'est de la chaussée.

Déjà depuis 6 heures du matin on entendait la canonnade à l'est vers Bazeilles. Le 1^{er} corps bavarois y avait engagé le combat de bonne heure pour y maintenir l'ennemi. Le 11^e corps à l'extrême gauche vers Brigne-aux-Bois n'était pas encore engagé. Ainsi il devenait évident que l'ennemi s'était décidé non plus à continuer sa marche sur Mézières, mais à accepter la bataille à Sedan. A ce moment la marche sur Mézières ne paraissait plus réalisable. Il lui était encore possible peut-être de s'enfuir à la débandade sur le territoire belge. Le commandement supérieur de l'armée française prit cependant l'honorable résolution de renoncer à ce moyen de salut et de lui préférer le combat.

Par la supériorité des armées allemandes et par la direction de marche donnée à quelques-uns de leurs corps, l'armée française n'aurait d'ailleurs plus eu que quelques heures pour tenter sa fuite à travers la frontière belge et pour échapper à l'inouïe catastrophe qui se préparait.

Voyons comment celle-ci s'effectua.

A Bazeilles le 1^{er} corps bavarois rencontra une très vive résistance. Pour appuyer son aile gauche la division Walter du 2^e corps dut aussi passer la Meuse et livrer un combat acharné où de part et d'autre une grande bravoure fut déployée. A la suite de cette action soutenue l'ennemi fut rejeté, dans le cours de la journée, de Bazeilles et de Balan sur Sedan.

En même temps, le prince royal de Saxe avait engagé ses têtes de colonnes déjà à 6 $\frac{1}{2}$ heures du matin vers Lamécourt et La Moncelle. Contre elles, le 1^{er} corps français occupait solidement les villages de Montvilliers, La Moncelle, Daigny ainsi que les hauteurs à l'est de cette dernière localité. La 24^e division parvint à refouler l'ennemi de manière à pouvoir effectuer un déploiement entre

La Moncelle et Daigny Elle se mit bientôt, à l'aile gauche, en contact avec le 1^{er} corps bavarois. Mais le 1^{er} corps français prit l'offensive contre cette division.

Un feu très vif d'artillerie et de mitrailleuses s'engagea. Plusieurs attaques vigoureuses furent repoussées ; à 10 heures cependant elles cessèrent et la 23^e division, entrant alors en ligne, put arracher La Moncelle à l'ennemi.

La garde, qui avait le plus long chemin à parcourir, arriva à 8 heures vers Villers-Cernay ; elle y trouva le 12^e corps déjà en bonne situation, et reçut l'ordre de remonter la vallée vers Fleigneux aussitôt que le terrain Givonne-Daigny serait gagné. Le 12^e corps devait se joindre à ce mouvement en appuyant à gauche.

Déjà vers les 9 heures, quelques batteries de gauche de la garde entrèrent en activité vers Villers-Cernay, tandis qu'à la droite l'artillerie du corps appuyait la marche de la 1^{re} division de la garde sur Givonne, puis plus tard sur Illy. La 2^e division de la garde se dirigea, vers 11 heures, sur Daigny et Hoybes.

Daigny même fut enlevé à midi par le 12^e corps. La 23^e division de ce corps remonta alors la vallée et délogea l'ennemi de ses fortes positions, pendant que la garde, en marche sur Illy, tournait toujours plus son flanc. La trouée laissée là par le corps bavarois fut remplie par la 8^e division.

Toutes les batteries disponibles furent établies sur les hauteurs enlevées ; environ 100 pièces purent être mises ici en activité sur la droite.

A 3 heures la garde se relia avec le 5^e corps vers Illy.

Parlons maintenant des corps de cette aile gauche des armées allemandes.

Nous avons dit que le 11^e corps était vers Briancourt, suivi du 5^e corps et de la 4^e division de cavalerie. Le prince royal de Prusse leur a donné la direction sur St-Monges. Là-même, à 8 heures $\frac{3}{4}$, l'avant-garde du 11^e corps s'engagea avec l'ennemi qui avait pris position sur la gauche du ruisseau, au sud-est du village. Le combat fut court mais très ardent ; l'ennemi finit par évacuer Monges pour se replier sur une forte position entre Floing et Illy. Il s'y était établi sur une crête se prolongeant vers l'ouest et de manière à parer efficacement à une attaque à revers venant du nord.

Dans cette seule prévision, la position était très bonne. Mais à ce moment déjà l'ennemi pouvait constater qu'il était pressé de tous côtés et bientôt cerné. Il reçut les feux de flanc et de revers de batteries bavaroises sur la rive gauche de la Meuse, au nord et à l'est de Frénois. En outre l'artillerie du 11^e corps, fort bien dirigée en vue d'enlever ces hauteurs, mit deux batteries de tête en position au nord de Floing, à droite et à gauche d'un jardin entouré de murs où le 5^e corps vint la soutenir. Celui-ci avait envoyé son artillerie en avant et il franchit le ruisseau vers Fleigneux. Au sud de ce village, les batteries prirent leur première position pour battre les lignes ennemies. Vers 11 heures, toute cette portion du front ouvrit une violente canonnade qui se soutint pendant plusieurs heures sans interruption.

Aux environs d'une heure après midi, l'infanterie du 11^e corps, et la 19^e brigade, de l'aile droite du 5^e corps, s'avancèrent à l'attaque de Floing.

L'ennemi s'y défendit avec le courage du désespoir. Malgré cela l'infanterie allemande, énergiquement soutenue par les batteries, parvint à enlever le terrain de Floing.

Plusieurs retours offensifs, particulièrement de la cavalerie, dont l'extrême danger ne faisait qu'accroître l'ardeur, vinrent se briser contre le calme inébranlable des bataillons du 11^e corps et de détachements du 5^e corps venant à leur aide. Partie en ligne, partie en carrés, ils repoussèrent toutes les charges par des feux tranquilles et bien ajustés, qui couchèrent à terre la plus grande partie des assaillants et rejetèrent le reste sur Sedan.

Le combat de ces deux corps fut conduit par le lieutenant-général Kirchbach. depuis la grave blessure du commandant intérimaire du 11^e corps (lieut.-général v. Gersdorff, mort depuis, et qui avait remplacé le lieut.-général Bose, grièvement blessé lui-même devant Metz).

Après la fuite de sa cavalerie, l'infanterie française ne tint plus, et à 3 heures après midi l'ennemi était en plusieurs points en pleine retraite sur Sedan.

Dans les entrefaites, le 5^e corps avait efficacement préparé de son artillerie l'attaque générale des hauteurs et du village. Il fut encore convenablement secondé par une 3^e batterie de gros calibre du 11^e corps, qui prit position à l'est du village de Floing.

Tout autour des hauteurs au sud d'Illly et des parcelles de bois environnantes s'engagea une vive action qui se maintint jusque vers 3 heures. A ce moment l'ennemi dut aussi se mettre en retraite sur Sedan par le bois de la Garenne. L'armée française se trouvait alors complètement cernée.

De tous côtés s'avancèrent les colonnes prussiennes à l'assaut en refoulant devant elles ou capturant de nombreux détachements ennemis dispersés ça et là et dont beaucoup mirent bas les armes sans plus de résistance.

Le détachement d'armée de S. A. le prince royal de Saxe captura 11 mille prisonniers pendant la bataille et en outre 25 canons, 7 mitrailleuses, 2 drapeaux et une aigle ; le 5^e et le 11^e corps en remirent plus de 10 mille hommes.

Si l'on compte encore les prisonniers faits par les troupes bavaroises, le chiffre total des hommes tombés entre nos mains pendant la bataille s'élève à environ 25 mille hommes.

La position ennemie faisait, dans l'origine, front vers l'est. De bonne heure le matin le maréchal Mac Mahon avait été grièvement blessé par un des premiers obus. Son successeur avait essayé de faire front vers l'ouest et de s'y faire jour. Vers midi, le général Wimpffen prit le commandement et essaya encore une fois une trouée dans la direction de l'est, ce qui amena un nouveau et vif combat contre les Bavares, dont ceux-ci sortirent vainqueurs.

Les pertes de l'ennemi, notamment par notre artillerie, furent très considérables ; les nôtres, au contraire, très minimales comparativement aux batailles antérieures. Le feu concentrique de 400 à 500 pièces qui battait l'armée française fut soutenu longtemps par elle avec grande bravoure, mais enfin il la rejeta en complet désordre dans la place. L'empereur lui-même se trouvait au milieu des troupes pendant l'action ; dans les premières heures de l'après-midi, il se retira dans la forteresse de Sedan, et de là envoya le général Reille au roi avec une lettre par laquelle il lui offrait son épée, ce qui fut accepté.

Pendant ce temps, la canonnade avait cessé sur toute la ligne. Toutes les hauteurs environnant la place de Sedan étaient aux mains de nos troupes. Complètement cernée par une force double et sans possibilité ni de se frayer un chemin ni de continuer plus longtemps la résistance, l'armée française n'avait plus qu'à entamer des négociations de capitulation. Elles eurent lieu pendant la nuit à Donchéry ; les Prussiens fixèrent les conditions auxquelles la reddition aurait lieu, sinon l'attaque recommencerait le lendemain matin.

Après que l'empereur Napoléon se fut rendu de bonne heure, le 2, à nos avant-postes, les conditions de la capitulation furent signées vers midi, au château de Bellevue près Frénois entre le général Moltke et le commandant en chef de l'armée française, conditions d'après lesquelles l'armée française rendait la place de Sedan et se constituait prisonnière de guerre. Les détails d'exécution furent ordonnés avec tous les égards que méritait de la part du vainqueur une brave et malheureuse armée.

Outre les 25 mille prisonniers faits pendant la bataille, 83 mille hommes tom-

bèrent entre nos mains par cette capitulation. Dans et autour de Sedan on recueillit encore 14 mille blessés français.

Plus de 400 pièces de campagne, dont 70 mitrailleuses, 184 pièces de siège et un énorme matériel de guerre restèrent aux vainqueurs. Environ 5 mille hommes seulement réussirent à s'échapper en Belgique. Si l'on compte aussi les pertes de la bataille de Beaumont le 30 août, il se trouve que l'armée de Mac Mahon s'élevait à près de 150 mille hommes. En trois jours cette armée avait cessé d'exister.

Lettre du roi Guillaume à la reine Augusta, à Berlin :

Vendresse, au sud de Sedan, le 3 septembre 1870.

« Tu connais maintenant par mes trois télégrammes toute l'étendue des grands événements historiques qui se sont accomplis ! C'est comme un rêve, lors même qu'on les a vus se dérouler heure par heure !

« Quand je pense qu'après une grande guerre heureuse je ne pouvais rien attendre de plus glorieux pendant mon règne, et qu'aujourd'hui pourtant je vois s'accomplir de tels faits historiques, je m'incline devant Dieu, qui seul nous a élus, moi, mon armée et mes alliés, pour exécuter ce qui vient d'être fait, et nous a choisis comme instruments de Sa volonté. Ce n'est qu'ainsi que je puis comprendre cette œuvre, pour rendre grâce humblement à Dieu qui nous conduit et à sa bonté.

« Voici maintenant un tableau sommaire de la bataille et de ses résultats :

« L'armée, le 31 au soir et le 1^{er} au matin, avait pris les positions qui lui étaient prescrites autour de Sedan. Les Bavaois formaient l'aile droite à Bazeilles, sur la Meuse ; près d'eux, les Saxons étaient du côté de Moncelle et Daigny ; la garde, encore en marche, s'avancait sur Givonne ; le 5^e et le 11^e corps se tenaient vers Saint-Menges et Fleigneux ; comme la Meuse fait en cet endroit une forte courbure, aucun corps n'avait été placé entre Saint-Menges et Donchery, mais le lieu était occupé par les Wurtembergeois qui couvraient en même temps nos derrières contre les attaques du côté de Mézières. La division de cavalerie du comte Stolberg formait l'aile droite dans la plaine de Donchery. Sur le front, vers Sedan, était le reste des Bavaois.

« Le combat commença de bonne heure, à Bazeilles, malgré un épais brouillard, et peu à peu la lutte devint très vive ; il fallut prendre chaque maison l'une après l'autre ; ce combat dura presque toute la journée, et la division Schœler, d'Erfurth (de la réserve, 4^e corps), dut y prendre part. Lorsque, vers huit heures, j'arrivai sur le front devant Sedan, la grande batterie venait de commencer son feu contre les ouvrages de la place. Sur tous les points, alors, se développa un violent combat d'artillerie, prolongé pendant plusieurs heures, et durant lequel nos troupes gagnaient pied à pied du terrain. Les bourgs nommés plus haut furent pris.

« De profondes coupures de terrain garnies de bois rendaient la marche de notre infanterie difficile et favorisaient la défense. Les bourgs d'Illy et de Floing furent pris ; le cercle de feu se resserra de plus en plus autour de Sedan. Le spectacle était grandiose, vu de notre position sur une hauteur dominante, derrière la grande batterie, à droite et en avant du bourg Frenois, au-dessus de Saint Forcy. La vive résistance de l'ennemi commençait peu à peu à mollir, ce que nous pouvions reconnaître en voyant des bataillons débandés se replier précipitamment hors des bois et des villages. La cavalerie française essaya une attaque contre quelques bataillons de notre 5^e corps, qui conservèrent une attitude excellente ; cette cavalerie passa au galop dans les intervalles de nos bataillons et revint par le même chemin ; charge qui fut renouvelée trois fois par différents régiments ; aussi le

champ de bataille était-il semé de cadavres d'hommes et de chevaux, comme nous pouvions, de notre point de vue, l'apercevoir distinctement. Je n'ai pu encore savoir le numéro du brave régiment auquel appartiennent ces bataillons.

« Sur plusieurs points la retraite de l'ennemi était devenue une déroute ; infanterie, cavalerie, artillerie, tout se pressait pêle-mêle dans la ville et ses plus proches environs, mais aucun signe encore ne paraissait indiquer que l'ennemi songeât à sortir par une capitulation de cette situation désespérée ; il ne restait donc qu'à faire bombarder la ville par la grande batterie. Au bout de 20 minutes environ, le feu avait déjà pris en beaucoup d'endroits, ce qui, avec plusieurs villages qui étaient en flammes sur toute l'étendue du champ de bataille, produisait une terrible impression.

« Je fis alors cesser la canonnade et j'envoyai en parlementaire avec le drapeau blanc le lieutenant-colonel de Bronsart de l'état-major général proposer la capitulation à l'armée et à la place ; chemin faisant, il rencontra un officier bavarois qui venait m'annoncer qu'un parlementaire français avec le drapeau blanc s'était montré à la porte de la ville. Le lieutenant-colonel de Bronsart fut introduit dans la place, et, comme il demandait le général *en chef*, on le conduisit, à sa grande surprise, devant l'empereur, qui voulut lui remettre immédiatement une lettre pour moi. L'empereur demanda au lieutenant-colonel de quelle mission il était chargé ; sur la réponse qui lui fut faite : « sommer la place et l'armée de se rendre, » il dit à notre parlementaire qu'il devait s'adresser pour cela au général de Wimpffen, lequel venait de prendre le commandement à la place de Mac-Mahon, blessé, — et que lui-même il allait envoyer vers moi, avec sa lettre, son adjudant-général Reille.

« Il était 7 heures, lorsque Reille et Bronsart arrivèrent près de moi ; ce dernier précédait un peu l'envoyé français, et c'est seulement par lui que j'appris avec certitude que l'empereur était dans la place. Tu peux juger de l'impression que cela produisit sur moi avant tout et par-dessus tout ! Reille sauta à bas de son cheval et me remit la lettre de son empereur, ajoutant qu'il n'avait pas d'autre mission. Avant d'ouvrir la lettre, je lui dis : « Mais je demande comme première condition que l'armée mette bas les armes. » La lettre commençait ainsi : *N'ayant pas pu mourir à la tête de mes troupes, je dépose mon épée à Votre Majesté, s'en remettant pour tout le reste à ma disposition.*

« Ma réponse fut qu'une rencontre de cette sorte entre nous m'était pénible, et que je désirais l'envoi d'un plénipotentiaire avec lequel la capitulation serait conclue. Après que j'eus remis la lettre au général Reille, je lui adressai quelques paroles comme à une ancienne connaissance, et ainsi se termina cet épisode. Je fondai de pouvoir Moltke comme négociateur de la capitulation, et je prescrivis à Bismarck d'être là, pour le cas où des questions politiques seraient à traiter ; ensuite je gagnai à cheval ma voiture et me fis conduire ici, salué sur toute la route d'un ouragan de hurrahs par le train qui s'avancait ; l'hymne national se faisait entendre de toutes parts. C'était saisissant ! Partout on avait allumé les lumières, en sorte que, par instant, je traversais une illumination improvisée. A 11 heures j'arrivai ici, et, avec mon entourage, je portai la santé de l'armée qui venait d'obtenir en combattant un tel succès. »

« Le matin du 2, n'ayant encore reçu aucun avis de Moltke au sujet des négociations qui devaient avoir lieu à Donchery pour la capitulation, je me rendis, comme il était convenu, sur le champ de bataille, vers 8 heures, et rencontrai Moltke qui venait au devant de moi pour avoir mon consentement à la capitulation proposée ; en même temps il m'annonça que l'empereur avait quitté Sedan le matin, à 5 heures, et s'était rendu aussi lui à Donchery. Comme Napoléon désirait me parler et qu'un petit château avec parc se trouvait à proximité, je choisis ce lieu pour nous y rencontrer. A 10 heures j'allai sur la hauteur devant Sedan ;

à midi, Moltke et Bismarck arrivèrent avec la capitulation signée ; à 1 heure, je m'acheminai avec Fritz, accompagné de l'escorte de cavalerie de l'état-major, et je descendis au château, où l'empereur vint à ma rencontre. La visite dura un quart d'heure ; nous étions tous les deux très émus de nous revoir ainsi. — Tout ce que j'éprouvais en ce moment, après avoir vu il y a trois ans Napoléon au faite de sa puissance, ne peut s'exprimer.

« Après cette entrevue, de 2 heures et demie à 7 heures et demie, je parcourus à cheval le campement de toute l'armée devant Sedan.

« L'accueil des troupes, mon impression en revoyant le corps de la garde décimé, tout cela je ne puis aujourd'hui te le décrire ; j'ai été profondément touché par tant de témoignages d'amour et de dévouement.

« Maintenant je te dis adieu, le cœur ému, en finissant une telle lettre.

« GUILLAUME. »

Le chancelier fédéral, comte de Bismarck, a adressé au roi Guillaume le rapport qui suit :

Donchery, 2 septembre 1870.

« Sur l'ordre de V. M., je me suis rendu ici hier soir pour prendre part aux négociations relatives à la capitulation. La conférence sur ce sujet dura jusqu'à près de 1 heure de la nuit et fut alors suspendue sur la demande du général de Wimpffen, qui désirait avoir le temps de la réflexion. Mais, en consentant à cette suspension, le général de Moltke avait déclaré catégoriquement qu'aucune autre condition ne serait accordée que de mettre bas les armes, et qu'à 9 heures du matin le bombardement recommencerait si la capitulation d'ici là n'était pas conclue.

« Ce matin, vers six heures, me fut annoncé le général Reille ; il m'informa que l'empereur désirait me voir et se trouvait déjà sur la route qui mène de Sedan ici. Le général retourna immédiatement avertir S. M. que je le suivais. Bientôt après, je me trouvai en présence de l'empereur, à moitié chemin entre Sedan et ici, dans les environs de Frénois. S. M. était dans une voiture découverte, avec trois officiers supérieurs ; plusieurs autres l'escortaient à cheval. Parmi ces derniers m'étaient connus personnellement les généraux Castelnau, Reille, de la Moscowa, qui paraissait blessé au pied, et Waubert. En arrivant auprès de la voiture, je descendis de cheval, m'approchai de la portière, du côté de l'empereur, et demandai les ordres de S. M.

« L'empereur exprima tout d'abord le désir de voir V. M. qu'il supposait être aussi à Donchery. Lorsque je lui eus appris que le quartier-général de V. M. se trouvait en ce moment à une distance de 3 milles, à Vendresse, l'empereur me demanda si V. M. avait fixé un lieu où il pût se rendre tout de suite, — et, éventuellement, quel était mon avis à cet égard. Je lui répondis que là-dessus je ne pouvais avoir aucune idée précise, vu que la contrée m'était inconnue, et je mis à sa disposition la maison occupée par moi à Donchery, que j'aurais aussitôt évacuée. L'empereur, acceptant mon offre, se fit mener au pas vers Donchery ; mais il s'arrêta, à quelques centaines de pas du pont sur la Meuse qui conduit à la ville, devant une maison d'ouvrier abandonnée par ses habitants, et me demanda s'il ne pouvait descendre là. Je fis visiter la maison par le conseiller de légation, comte Bismarck-Bohlen, qui m'avait suivi ; lorsque celui-ci rapporta que ce logis était très pauvre et très étroit, mais qu'il ne s'y trouvait pas de blessés, l'empereur descendit de voiture et m'invita à le suivre dans l'intérieur de la maison. J'eus là, dans une très petite chambre, garnie pour tous meubles d'une table et de deux chaises, un entretien de près d'une heure avec l'empereur.

« S. M. se montrait désireuse par-dessus tout d'obtenir pour l'armée des conditions de capitulation plus favorables. Je m'excusai dès l'abord de ne pouvoir

traiter ce sujet avec S. M., attendu que c'était une question purement militaire, qui devait être résolue entre le général de Moltke et le général de Wimpffen. De mon côté, j'interrogeai l'empereur pour savoir si S. M. était disposée à des négociations de paix. L'empereur répondit que maintenant, comme prisonnier de guerre, il n'était plus en situation de traiter, et comme je lui demandai encore par qui, à ses yeux, l'autorité politique serait actuellement représentée en France, l'empereur me désigna le gouvernement existant à Paris ⁽⁴⁾. Après avoir éclairci ce point, qui ne ressortait pas d'une manière certaine de la lettre adressée la veille par l'empereur à V. M., je reconnus, et ne le dissimulai pas à l'empereur, que la situation, à cette heure comme la veille, n'offrait un point pratique que sur le terrain militaire; conséquemment, je fis ressortir la nécessité pour nous, avant toutes choses, de nous mettre en main, par la capitulation de Sedan, un gage qui nous assurât les résultats militaires obtenus par nos armes. Déjà la veille au soir, avec le général de Moltke, j'avais examiné sous toutes ses faces la question de savoir s'il aurait été possible, sans préjudice pour les intérêts allemands, d'accorder au sentiment d'honneur militaire d'une armée qui s'était bien battue, des conditions plus favorables que celles qu'on avait fixées. Après le plus sérieux examen, nous avions dû tous les deux persister à répondre négativement à cette question. — Et si le général de Moltke, qui, de la ville, était survenu au milieu de notre entretien, se rendit ensuite auprès de V. M. pour lui soumettre les désirs de l'empereur, ce n'était point, V. M. le sait, dans l'intention d'appuyer ces désirs.

« L'empereur étant alors sorti de la chambre, m'invita à m'asseoir près de lui devant la porte de la maison. S. M. me demanda s'il n'était pas possible de laisser l'armée française passer la frontière belge, pour qu'elle y fût désarmée et internée. J'avais déjà discuté, la veille au soir, avec le général de Moltke, cette éventualité, et, par les motifs donnés plus haut, je ne crus point devoir entrer dans la discussion du mode proposé. En ce qui concerne la situation politique, je m'abstins, pour moi, de toute initiative; l'empereur n'y toucha, de son côté, que pour déplorer le malheur de la guerre, déclarant qu'il n'avait pas voulu cette guerre lui-même, mais qu'il avait été obligé de la faire sous la pression de l'opinion publique en France.

« Cependant, grâce à des informations prises en ville et surtout à des reconnaissances faites par des officiers de l'état-major général, on sut, entre 9 et 10 heures, que le château de Bellevue, près Frénois, était un lieu convenable pour recevoir l'empereur et qu'aucun blessé n'y avait encore été transporté. J'en informai l'empereur, en lui disant que j'avais désigné Frénois comme le lieu que je proposais à V. M. pour l'entrevue, et je me mis à la disposition de S. M., si elle voulait se rendre immédiatement en ce lieu, attendu que le séjour dans une petite maison d'ouvrier était incommode et que l'empereur aurait peut-être besoin de quelque repos. S. M. accepta volontiers cette offre, et je conduisis l'empereur, que précédait une escorte d'honneur du régiment de cuirassiers de la garde de V. M., au château de Bellevue, où déjà s'étaient rendus le reste de la suite de l'empereur et ses équipages, dont la sortie de Sedan semblait être considérée jusque-là comme douteuse.

« En même temps arrivait le général Wimpffen, avec lequel, en attendant le retour du général de Moltke, la discussion des termes de la capitulation, interrompue la veille au soir, fut reprise par le général de Podbielski, en présence du lieutenant-colonel de Verdy et du chef d'état-major du général de Wimpffen, lesquels deux officiers rédigeaient le protocole. Je ne pris part à cette dernière négociation préparatoire que pour exposer la situation politique et au point de vue du droit international, d'après les explications qui m'avaient été fournies par l'empereur lui-même; à ce moment, je reçus du mestre-de-camp comte de Nostitz,

(4) Régence; ministère Palikao.

envoyé par le général de Moltke, l'avis que V. M. ne voulait voir l'empereur qu'après la signature de la capitulation, — avis qui enlevait ainsi tout espoir, de l'autre côté, de faire modifier les conditions déjà posées.

« Je me dirigeai à cheval vers Chéhery, au-devant de V. M., pour lui faire connaître la situation des choses; chemin faisant, je rencontrai le général de Moltke qui portait le texte de la capitulation approuvée par V. M. Ce texte, quand nous fûmes revenus, le général et moi, à Frénois, fut accepté sans plus de résistance et signé.

« L'attitude du général de Wimpffen, comme celle des autres généraux français dans la nuit précédente, a été des plus dignes : ce brave officier ne pouvait s'empêcher vis-à-vis de moi d'exprimer son chagrin profond de ce que, 48 heures après son arrivée d'Afrique, et une demi-journée après avoir pris le commandement, il lui fallût mettre son nom au bas d'une capitulation si fatale pour les armes françaises; néanmoins, le manque d'approvisionnements et de munitions et l'impossibilité absolue de prolonger la défense imposaient au général le devoir d'étouffer ses sentiments personnels, car une plus grande effusion de sang n'aurait rien changé à la situation.

« La clause qui accordait la liberté aux officiers sur leur parole d'honneur fut reçue avec la plus vive reconnaissance comme témoignant l'intention de V. M. de ne pas faire souffrir dans son honneur une armée qui s'était bravement battue, — au-delà de ce qu'exigait nécessairement notre intérêt politique et militaire. Ce sentiment a été exprimé de nouveau par le général de Wimpffen, dans une lettre où il témoigne au général de Moltke sa reconnaissance pour les formes pleines d'égards avec lesquelles du côté de celui-ci les négociations ont été conduites. »

Comte DE BISMARCK.

FORTIFICATIONS DE PARIS.

La ville est garantie par une enceinte fortifiée et par des forts détachés à l'extérieur.

L'enceinte, formant une ceinture continue, avec 94 bastions, se confond aujourd'hui avec la ligne de l'octroi et enferme dans une seule et même ville, avec Paris, les faubourgs ou anciennes communes, de Bercy, Neuilly, Charonne, Ménilmontant, Belleville, La Villette, La Chapelle, Montmartre, les Batignolles, Passy et Auteuil, sur la rive droite de la Seine; Grenelle, Vaugirard, Montrouge, la Maison Blanche et Austerlitz sur la rive gauche. Cette enceinte est composée d'une succession de forts bastionnés simples, à grand relief, suivant le type de la fortification française, avec une escarpe maçonnée de 10 mètres de hauteur, et des forts de 300 mètres de longueur. Le mur d'enceinte est garanti par des fossés, larges de 30 pas, que l'on peut inonder par les eaux de la Seine. A l'intérieur est une route militaire pavée; à proximité et souvent en ligne parallèle avec cette route, se trouve le chemin de fer de ceinture, qui réunit tous les chemins aboutissant à Paris et leurs gares. Les bastions sont en général dans une forme très défavorable à l'établissement de batteries d'attaque. Par cette enceinte Paris est à l'abri d'un coup de main et un assaut serait impossible sans des travaux de siège et des brèches, mais il ne serait pas à l'abri d'un bombardement sans les forts détachés.

Ces forts ont été construits sous le règne de Louis-Philippe, en 1840 et années suivantes, au nombre de 15, à des distances variant de 1600 à 5300 mètres de l'enceinte continue; il y avait déjà le fort de Vincennes; on vient d'y en joindre un nouveau, celui de Montretout; en tout aujourd'hui 17, savoir, au nord : la Briche, au coude de la Seine, le fort du Nord sur la route de Calais et le fort de